

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Ainsi que nous le prévoyions, les larges rayures dominent dans la mode d'automne. Ces rayures élégantes seraient, à cause de leur largeur, désavantageuses à la taille, aussi fait-on le corsage uni de la couleur du fond de l'étoffe. On donne ainsi au costume un peu d'originalité. Les tons, marron, vert ancien, bleu antique, grenat, gris souris et la gamme du fauve reçoivent des rayures camaïeu claires tout à fait jolies. Fort peu de garnitures, elles sont, le plus souvent, fournies par la rayure même que l'on pose de toutes sortes de manières au corsage et à la manche. Mademoiselle Thirion, dont vous avez pu souvent apprécier le bon goût, emploie bien diversément ce lainage. C'est dans cette diversité que se dévoilent le bon goût et l'imagination de cette excellente couturière.

Pour les jeunes filles, elle fait une façon genre marin, en zébrant le haut du corsage d'une rayure imitant le gilet du marin; le col semblable et un haut parement à la manche. Quant à la façon du corsage, elle varie entre la forme tendue ou celle légèrement bouffante au dessus de la ceinture. Rien n'est plus gracieux pour les jeunes filles et les jeunes femmes; c'est une charmante tenue d'automne qui mènera jusqu'au mois de décembre. Les jolies jaquettes et les pardessus en drap ont une coupe excellente, le travail est bien soigné. Les manteaux habillés en belle étoffe bouclée sont ornés



3536

Robe de diner en faille française vert fusain unie et pékin moiré à rayures velouté gris feutre.

Costume de diner en crêpe et fantaisie veloutée rosée, pour jeune fille.

Modèles de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

de passementerie en attendant la fourrure. Jugeant qu'il pourrait être agréable à nos lectrices de connaître quelques-uns des prix de mademoiselle Thirion, nous en donnons ici : Costume en lainage, de

60 à 80 fr.; combiné avec une faille unie ou brochée, de 150 à 200 fr. Jaquette de 35 à 60 fr. Pardessus de 120 à 200 fr. Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Il eût été plus rationnel de vous parler d'abord de la tournure et du jupon, le juponnage déformant le plus coquet drapé ou l'avantageant, selon qu'il est bien ou mal compris. En fait de jupon-tournure, celui inventé par madame Marguerite Bordereau nous semble très ingénieusement disposé, de plus il est élégant et il supprime tout autre jupon, moins celui de dessous en piqué ou en flanelle. Les *recherchées* le portent en satin ou surah, avec des volants, des plissés, des bouillonnés rehaussés ou entremêlés de dentelle; les élégantes modestes, en fin cachemire ou en alpaca avec beaucoup de dentelle et des rubans en coulisse; les femmes sérieuses le préfèrent garni de velours. La façon est la même pour tous. La tournure intérieure est faite de fins aciers qui se prolongent derrière, et la ceinture est boutonnée des deux côtés, pour plus de facilité. Une moitié de jupon dans laquelle réside toute l'élégance, couvre cette tournure: plissés en soie, volants en dentelle, tout y est mis à profusion mais avec beaucoup de goût, et dessous plusieurs balayouses, très fournies de dentelles, soutiennent le bas du jupon, qui est destiné à rejeter le costume en arrière.

Les petites tournures sont nombreuses et d'une grande variété de formes. La maison de vente de madame Bordereau se trouve rue du Sentier, 32.

Quelques mots sur les chapeaux: le numéro de samedi dernier vous a déjà porté une jolie gravure coloriée. Disons aux jeunes femmes qui portent en hiver le chapeau rond, que la forme amazone est la plus à la mode; la calotte haute et le bord étroit un peu retourné, découvrant la figure, ce qui ne mesied pas aux jolis visages, au contraire. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, le fait en feutre de soie, simplement garni devant, d'une fantaisie posée en éventail; les plumes droites, dites couteau, font très bien sortant d'un gros jabot d'oiseau aux plumes chatoyantes; autour de la calotte, rien qu'un étroit galon de soie. Cette façon a été choisie par la comtesse de G., qui en fait sa coiffure habituelle quand elle suit, en breack, les belles chasses que le comte, son mari, organise avec une entente si parfaite. Le chapeau rond à haute calotte, dont le bord relève d'un seul côté, se charge de belles plumes qui retombent sur le fond; il est très séyant avec sa désinvolture à la Montpensier. La capote en dentelle, en tulle brodé de perles, ou en gaze brodée, est adorable sous son aigrette en plumet, avec ses brindilles ou folle avoine en perles de jais. Nous la désignons parce qu'elle est, avec raison, la *coqueluche* de toutes les femmes.

CORALIE L.

ROBES ET MANTEAUX

De madame Turle, 9, rue de Clichy.

Madame Turle vient d'expédier plusieurs jolis costumes à Alger, pour une de nos abonnées, à laquelle nous demandons la permission d'en donner une légère description. Un costume en faille noire unie et faille brodée, en boucle velours, d'une feuille d'acacia. Jupe en faille brodée sur laquelle s'enlève une tunique en faille unie relevée par de

superbes appliques. Corsage tendu, rejeté en revers Directoire duquel sort un jabot de dentelle et de gaze de soie rosée formant dessous.

Costume journalier en lainage à carreaux fondus fauve sur brun. La tunique montée par des plis, se relève d'un seul côté par une grosse cordelière en laine à gland, et le corsage a des bretelles faites d'une cordelière se terminant par des glands qui tombent sous la taille, devant et derrière.

Costume en lainage mordoré pointillé or. Jupe en faille couverte de draperies se croisant sur le tablier; derrière un pouf chiffonné serré par des coques en faille. Au corsage, gilet en faille boutonné dessus et de côté par de larges boutons plats.

Une robe de chambre en molleton rose toute garnie de faille et de dentelle disposée en quille; la manche demi-pagode et un grand col en mousseline de soie avec de longs pans noués sur la poitrine.

Comme garniture de pardessus, madame Turle emploie une belle frange faite de très gros grelots en chenille piquetés de jais; son effet est charmant avec la faille française damasquinée ou brochée en velours. Façons de très bon goût, ouvrage soigné, garnitures nouvelles, assurent le succès des costumes de cette maison.

CHAUSSURES

Maison Poivret, Kahn successeur, 61, rue Montorgueil.

Il est difficile, pour la chaussure, de donner des descriptions, elle se prête peu à ce genre de renseignements. Ce que nous pouvons dire, c'est que la chaussure de la maison Kahn est excellente, que les formes sont élégantes, nouvelles, et d'une coquetterie qui avantage le pied, sans le gêner, première condition de toute botte bien coupée. Nous recommandons toujours la botte du Club des Marcheuses, parfaite pour les courses: tout en soutenant le pied, elle lui laisse son élasticité, ce qui permet de marcher longtemps sans fatigue. Le Catalogue des chaussures d'hiver vient de paraître; mieux que nos indications, il fera connaître les formes diverses et les prix, fort raisonnables pour une chaussure cousue. Notre rôle est d'indiquer à nos abonnées une bonne maison recommandable sous tous les rapports, c'est ce que nous venons de faire. Nous rappelons aux mères que les collégiens et les pensionnaires y trouveront des souliers et des bottines solides.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Si nos lectrices ont suivi les conseils de M. Guerlain, elles n'auront pas eu à se plaindre des petites misères causées par le hâle, le soleil, l'air vif des montagnes, si bienfaisant au corps mais si rude pour le teint. En ce moment, M. Guerlain et nous, conseillons l'emploi de la lotion de Guerlain, soit pure, soit comme eau de toilette étendue d'eau tiède. On imbibe un linge fin que l'on passe sur le visage, puis on essuie et on saupoudre de Cypris, la meilleure et la plus pure de toutes les poudres de riz. La crème de fraises, par son excellence, fait partie du petit bagage de cosmétiques qu'emporte toute femme soigneuse d'elle-même; on peut suspendre son emploi sans craindre la perte d'un pot commencé, puisqu'elle se conserve indéfiniment sans s'altérer; nous l'affirmons, l'ayant expérimentée. Le savon sapoceti et la pâte de velours suffisent pour rendre aux mains leur blancheur et les entretenir douces et sans gerçures. Nous recommandons aussi l'eau de Benjoin et l'eau de Chypre pour la toilette, ainsi que l'eau de Cologne impériale russe, la plus exquise des compositions de ce



Costume en lainage grenat constellé de pavés crème, pour jeune fille. — Costume en sanglier myrte.

MODÈLES DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

genre. Parfumez-en votre mouchoir à défaut du bouquet Alexandra, du parfum Marie-Christine, fleurs de France, Jockey-Club.

★ ★

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS
26, boulevard Saint-Denis.

Ce lait s'emploie de trois manières. Comme eau de toilette journalière, elle se coupe de trois quarts d'eau, coupée de moitié elle devient un remède qui enlève toute les rugosités de la peau, les taches causées par la poussière et le soleil. Pure, elle constitue un remède actif contre les bou-

tons et la couperose. Avant de s'en servir, on lira attentivement l'instruction collée sur le flacon. Il y a quarante ans que le lait antéphélique est connu et son succès a été toujours en grandissant: c'est une garantie pour les personnes qui veulent en faire usage. Les jeunes femmes s'en servent contre le masque et elles s'en trouvent bien. Nous prions d'écrire directement à l'adresse donnée.

★ ★

NOUVEAUTÉS DE LA COMPAGNIE DES INDES
Rue du Quatre-Septembre, 27.

Dans les grandes maisons on s'occupe déjà de la création

des moles d'automne et d'hiver, c'est à la *Compagnie des Indes* que nous devons la bonne aubaine d'avoir vu les plus jolies nouveautés; elles sont nombreuses et bien difficiles à définir.

Il y a de tout, de l'uni, des rayures très larges, et des rayures très petites, des étoffes genre astrakan et des tissus à brindilles de chenille, des lainages bouclés, des rayures de peluche, de velours, etc.

Parmi les bouclés, commençons par les plus simples et les moins coûteux. Le *bouclé-musique*, lainage fin à brindilles, coûte en grande largeur 5 fr. 90 le mètre.

Le *Rayé bouclé astrakan* plus épais et plus riche, 8 fr. 75; il s'emploie quelquefois avec un lainage uni à 5 fr. 25 le mètre.

Les *Rayures cordages* aux nuances nouvelles, 9 fr. 25 et son uni 7 fr. 25; le lainage *tout bouclé* si fin, si soyeux, le bouclé *Caniche* plus épais et plus chaud, aux coloris mordoré, pistache et vert de gris.

Le tissu *Bouclette* qui fera des costumes complets, façon tailleur, a beaucoup de cachet; son prix, 7 fr. 25 le mètre.

En uni les *Cheviottes diagonales* en 1 mètre 20 centimètres à 5 fr. 75 le mètre. Les *Bures*, les *Sangliers* à 4 fr. 25, les beaux cachemires de l'Inde d'un porter si agréable, les draps, les vigognes, etc.

Les étoffes pour le costume courant sont charmantes, avec leurs rayures fondues et leurs tons éteints, et celles pour le costume habillé sont superbes de tissus et de dispo-

sitions; citons parmi celles-ci, les *Rayés peluches* aux nuances absinthe, mordoré, vieux bronze mousse avec leurs unis de lainages. *Diagonales*, ces rayures varient de prix entre 11 fr. 75 et 14 fr. le mètre, et leurs unis de 6 à 7 fr., mais ceux-ci en grande largeur; les rayures 2 tons sont très demandées, velours pistache sur diagonale marron; velours beige sur pistache, cuivre sur vieux vert, etc. Les tissus noirs brillants s'emploieront beaucoup, nous remarquons dans la belle collection de la *Compagnie des Indes* un assortiment complet à 5 fr., 6 fr. 50, 7 fr. 25, 7 fr. 75 le mètre, ils sont fort beaux.

La *Compagnie des Indes* a créé des tissus spéciaux pour confection; non seulement de très beaux, comme les astrakans qui, en nuances mordoré, loutre, noir, coûtent 33 fr. le mètre en 1 mètre 40 de largeur, mais encore les genres astrakan tels que la *draperie Chinchilla* qui coûte 8 fr. 75 le mètre en toutes nuances de beige, de gris, de marron. Les *Checked Mantles* qui en 1 mètre 30 centimètres valent 13 fr. 50 le mètre, les beaux draps de Sedan à 9 fr. 25, toujours en très grande largeur. Pour manteaux également les *Bouclés* très épais à 13 fr. 75. N'oublions pas d'ajouter que nos abonnées qui demanderont leur collection à MM. Roullier frères, directeurs de cette importante maison, recevront également, et cela dans une enveloppe séparée de la collection, un choix de fins de coupes de tous genres à des prix excessivement réduits : s'adresser directement 27, rue du Quatre-Septembre.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 121 et 123)

Robe de dîner en faille française fusain unie, et pékin moiré à rayures veloutées gris feutre. — Le devant de la jupe est en pékin; sur le côté, un panneau plissé en faille prend du milieu et s'enfuit vers la traine. A droite, la tunique est plate avec un très grand revers en pékin qui vient en se chiffonnant un peu, s'attacher près de la traine; la traine carrée pincée par des plis, sous la tournure arrondie. Corsage à pointe lacé devant et très largement décolleté en pointe. Un col fait d'une rayure brochée garnit le décolleté, qui reçoit, intérieurement, une dentelle de Valenciennes. A la manche arrêtée à mi-bras, un parement broché et un tuyauté de Valenciennes.

Costume de dîner en crêpe et fantaisie veloutée rosée pour jeune fille. — Jupe en taffetas; le milieu du tablier, qui forme un if est en fantaisie veloutée. La tunique en crêpe, forme, sur le côté gauche, une draperie pincée à la taille, relevée sous les lés de derrière par quelques plis étagés, tandis que le côté droit s'étage de plis assez profonds qui viennent se perdre sous la tunique, laquelle est droite et montée par des fronces sur la pointe du corsage. Ce corsage a un grand gilet en velouté, très légèrement ouvert et formant au bord une petite pointe, le tout bordé

d'un biais en satin rosé; les côtés dentelés du corsage se détachent dessus et le bas est pris sous une petite draperie qui va d'une hanche à l'autre; à droite, elle est montée par des plis; elle s'agrafe à gauche sous un chou. La manche en crêpe est droite, dentelée au bord avec un bouillon en gaze, et serrée dans un bracelet en satin rose piqué d'un nœud.

Costume en lainage grenat constellé de pavés crème pour jeune fille. — Jupe plissée verticalement et tunique montée par des plis à la ceinture du corsage à la Vierge, dont l'encolure reçoit en façon de col-pèlerine, un haut plissé en lainage rehaussé d'une dentelle. Manche demi-large froncée à un poignet que termine une engageante en dentelle, ceinture en gros grain fermée par une boucle.

Costume en sanglier myrte. — Jupe plissée, drapée devant d'un tablier ouvert au milieu sur un galon brodé; aux deux bords verticaux, velours myrte sur lequel sont posés des brandebourgs en soutache soie et or. Corsage formant gilet, les pointes abattues: galon au milieu, sur le bord de la basque, et en col droit. Des revers en velours simulent une veste ouverte et descendant à la taille; dessus, brandebourgs et boutons. A la manche, garniture assortie.

EXPLICATION DE LA GRAVURE NOIRE (pages 126 et 127).

Manteau en ottoman uni et ottoman broché, velours et bouclé. — Les côtés en ottoman broché, le devant en ottoman uni, plissé verticalement, et la jupe montée, par des plis, sous la pèlerine-visite, encadrée par une bande de marabout. Près du poulf, une belle passementerie, avec perles en bois, fixe le devant, lequel est court et drapé;

bande de marabout de chaque côté de la chemisette. Manche formée par le dos avec un dessous ajusté.

Costume en beau pékin à rayures peluche et rayures brochées, genre cachemire ancien. — Jupe faite de cette étoffe avec les lés de derrière droits et montés par des fronces; de chaque côté un courant de perles en bois, d'au-



4541

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffes de la M^{me} PELLETIER VIDAL, M^r. Duphot. Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier. Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Paix. Chaussures de la M^{me} KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil. Corsets de M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra.

tres suivent le décolleté du corsage, lequel est comme la jupe et les paniers, en faille française loutre. Ce décolleté se détache sur un haut de corsage en pékin. Jabot de dentelle. A la manche, un rang de perles cerne un parement fait de la rayure en broché.

Robe de mariée en faille française et velours épinglé Dubarry. — Tablier en velours épinglé; la traine carrée en faille, est réunie au tablier par un panneau roulé en revers; au bord opposé deux larges plis forment dans le bas une spirale. Draperie-ceinture cachant la longue pointe du corsage où se pose une touffe de fleurs d'oranger. Au corsage, un grand col en velours épinglé formant pointe et, partant d'un angle, draperie en gaze s'enfuyant en biais; un haut parement en velours épinglé à la manche demi-longue.

Costume en faille française héliotrope et dentelle Richelieu. — Jupe en faille couverte par une jupe en dentelle que dépassent deux fins plissés. Tunique courte relevée en plusieurs draperies par des bouquets de fleurs, un bouquet attache la longue ceinture en satin héliotrope. Corsage lacé derrière, décolleté en V avec un courant de perles en bois dorées, mêmes perles au bas de la manche bretonne. La dentelle est posée sur un transparent héliotrope, moins la manche.

Costume en ottoman Régent garni de Chinchilla. — La jupe reçoit au bord une bande de Chinchilla, puis deux autres sur la partie découverte par la tunique; le second rang repart au delà de la pointe-tunique de droite. Cette tunique drapée en feuille forme un pouf accentué, le côté gauche tombe droit et se joint au devant du corsage qui descend en longue redingote. La partie du corsage croisée lui appartient. Cette partie forme un cintre à partir de l'encolure jusqu'au dessous du bras où elle se ferme droite; garniture de Chinchilla. Col droit. Bouquet de fleurs brodé sur l'étoffe du corsage.

Manteau en beau tissu Brahma à rayures et tissu uni. — Jupe de derrière, en tissu à rayures, montée par des plis creux intérieurs. Dos ajusté ainsi que les côtés du devant. Ces devants reçoivent des bretelles en velours. Une draperie prend de l'épaule, sous le devant; elle se chiffonne par des plis qui la drapent de côté, sous la taille et forme le milieu du devant avec un bord inférieur en pointe. Une toute petite draperie croise sous la grande, à l'encolure qui reçoit un col droit. Manche pagode en tissu à rayures avec une draperie retenue à la couture intérieure par un beau bouton.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4541

COSTUMES DE VILLE

Costume en faille française réséda et popeline de laine brochée en relief d'un dessin bouclé. — Sous-jupe en taffetas, couverte d'une seconde jupe dont les lés de derrière sont en faille et le tablier en popeline, celui-ci monté par des fronces tombe droit, quoique drapé légèrement de côté. Un rang de perles bois réséda le réunit aux lés de derrière; deux rangs étagés partent de la pointe et s'arrêtent de côté; ils ornent une poche qui a la forme d'un croissant. Corsage à postillon en faille, manche et pièce de poitrine en popeline, les deux ornés de perles. Col droit en velours. Col et poignet en batiste. — Capote en tulle réséda ornée de coques en ruban rose chair et d'oiseaux dorés. — Bottes en chevreau. — Gants de Suède.

Costume en faille gris feutre à rayures en peluche capucine très foncé unies et à rayures mêlées de soie

mousse. — Jupe faite de cette étoffe avec un frisant en faille unie gris feutre et un tablier uni drapé très haut sur la hanche, un pouf rayé; corsage à pointe. Visite en velours capucine foncé damasquiné et broché en relief de soie bouclée. La façon est cintrée au dos et vague devant; la basque fendue sur la hanche et un peu fuyante devant. Le dos-visite retourne sur cette basque et fournit une manche ronde que garnissent des plumes de coq. Une ceinture en velours capucine se compose de coques qui prennent sous la partie retournée du dos, et d'une bande droite qui descend en biais sur le devant où elle s'arrête sous la garniture de plumes qui va de l'encolure au bas de la visite. Grand col en velours monté à un col droit. Au contour, à la fente de côté, et à la ceinture, perles en bois dorées. — Chapeau en feutre orné de belles plumes et d'un oiseau; au bord, tendu de velours, perles en bois dorées.

CAUSERIE

A PROPOS DE QUELQUES CHATEAUX DE LA LOIRE
AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI



E viens d'achever cette tournée, si facile et si intéressante, d'un château historique à l'autre, dans l'une des plus agréables parties de notre France qui varie à l'infini, on ne le proclame pas assez, les beautés de l'art et de la nature.

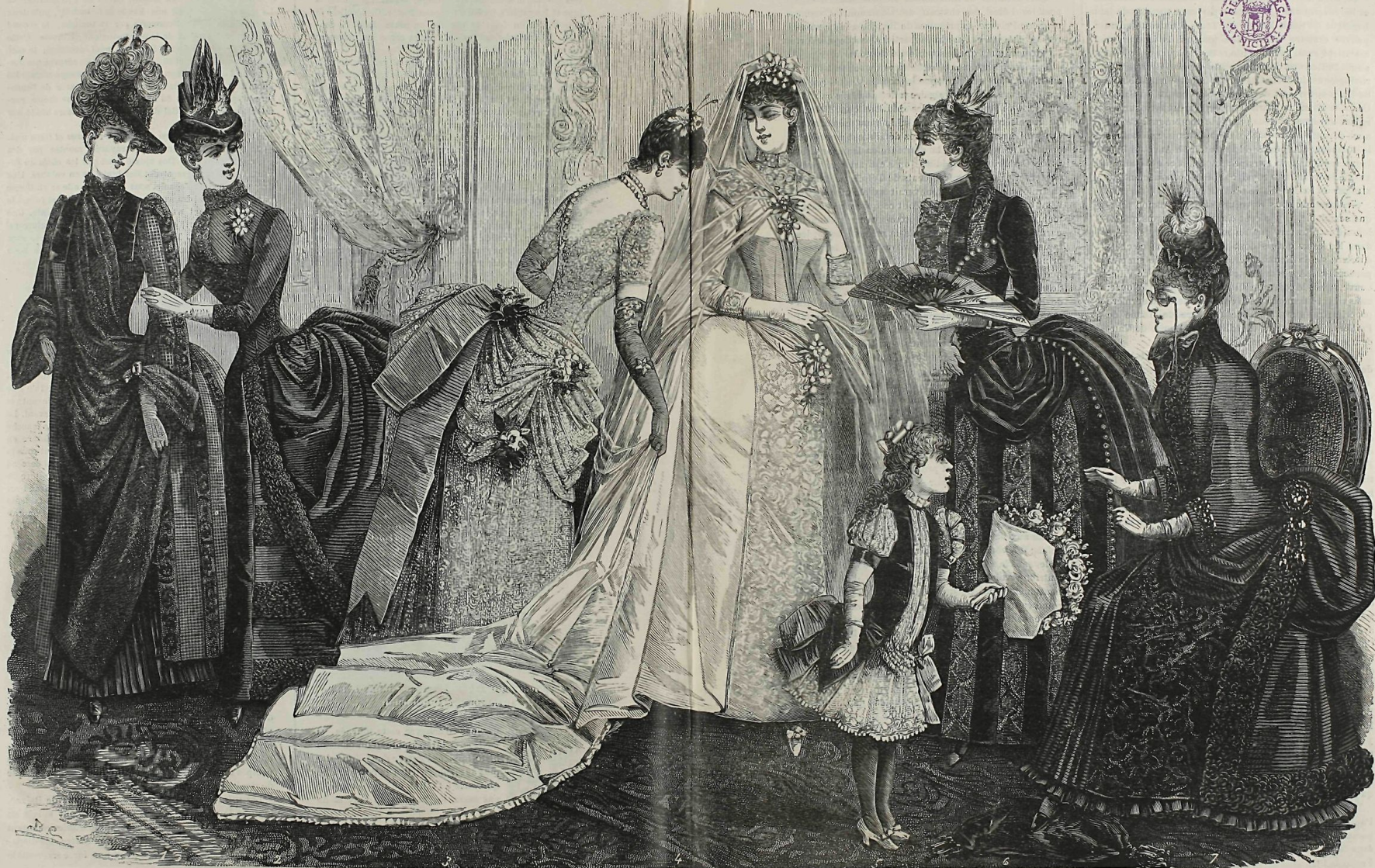
S'il n'est pas vrai, comme le prétendent les érudits, que la Touraine ait reçu sous Louis XI le nom de Jardin de la France, que portait seul alors le magnifique parc de Plessis-lès-Tours, on ne peut nier que

ses grâces et sa fertilité ne justifient cette confusion désormais autorisée par l'usage. Fleurs et fruits abondent dans les enclos charmants où se cachent de jolies villas à tourelles, sculptées dans la pierre blanche, et les royales résidences qui se succèdent à des distances très courtes semblent, fidèles témoins des pompes de notre histoire, défier l'avenir démocratique de rivaliser jamais avec le passé.

Les mémoires de Commynes, les romans de Balzac, la grande musique des Huguenots m'ont suivie en route comme des compagnons inséparables, hantant ma pensée, me faisant sentir les contrastes, les disparates, me ramenant parfois avec une force irrésistible aux temps écoulés.

(La suite à la page 128.)

Costumes d'Automne



Modèles de M^{me} PELLETIER-VIDAL, 17, rue Duphot.

Ayuntamiento de Madrid

Certains lieux n'ont pas changé, bravant les siècles et les révolutions. Qu'importe, par exemple, que de la basilique de Saint-Martin de Tours il ne reste qu'un pauvre oratoire tapissé d'ex-voto, si la ferveur se maintient aussi grande autour des reliques qui virent s'agenouiller tant de malheureux depuis l'époque mérovingienne du droit d'asile? Qu'importe que l'abbaye de Marmoutier soit devenue le pensionnat du Sacré-Cœur, si un même esprit de recueillement flotte sur ses ruines superbes et sous ses nobles ombrages? Ce qui nous déroute en revanche, c'est de trouver à Loches le tombeau d'Agnès Sorel, l'oratoire d'Anne de Bretagne logés dans la sous-préfecture, et ce qui était au *xv^e* siècle le château royal habité bourgeoisement au *xix^e* par un fonctionnaire républicain.

Chenonceaux nous a procuré une impression presque semblable. Il y a cent cinquante-cinq ans que ce bijou d'architecture qui, au milieu du Cher, se mire dans les eaux claires dont il émerge, que ce chef-d'œuvre de la Renaissance, appartient à de simples particuliers. Après madame Dupin, le comte de Villeneuve, après le comte de Villeneuve, madame Pelouze; mais c'est seulement dans les mains de cette dernière propriétaire que l'ancienne demeure de Diane de Poitiers, de Catherine de Médicis et de Louise de Vaudemont s'est tout de bon démocratisée.

A quoi cela tient-il? A plus d'un détail. Peut-être à des scrupules de restauration un peu pédantesques qui ont remis en lumière le nom du véritable fondateur du château, Thomas Bohier, receveur général des finances, à qui la famille de Marques engagea en 1496 la terre de Chenonceaux pour acquitter de fortes créances. Le nom et la devise de Thomas Bohier ont évidemment la prétention de prendre la préséance sur François I^{er} et Henri II, sur la duchesse de Valentinois et sur Catherine de Médicis. Pour rétablir le balcon du château de Bohier on a détrôné quatre cariatides de Jean Goujon, qui, exilées dans le parc, y font médiocre figure, n'ayant aucune raison d'être là où on les a placées et n'étant pas destinées à être vues de près.

L'abatage des arbres a aussi un caractère franchement républicain. Sans doute, Chenonceaux devait être à l'origine précédé d'une aire découverte immense comme celle que des douzaines de terrassiers sont en train de hérissier de cailloux; mais les massifs, les avenues qui depuis de si longues années entouraient Chenonceaux d'un mystère de Belle au Bois dormant avaient bien leur mérite. Montesquieu, Buffon, Condillac, Fontenelle, l'abbé de Saint-Pierre, Bolingbroke, Voltaire avaient erré sous leur feuillage. On croyait y voir glisser les ombres légères de mesdames de Boufflers, de Luxembourg, de Tencin, du Deffand, etc. Rousseau y avait promené son élève, madame Dupin y avait attendu, toujours aimable, la vieillesse et la mort, à travers les vicissitudes de la Révolution. Ils étaient éloquents ces vieux arbres, leur verdure se mariait bien avec l'éclat argenté des eaux vives; à quoi bon les supprimer?

Très républicain surtout l'aspect du monument de Paul-Louis Courier au milieu de la grande galerie; passablement républicaine encore cette façon d'habiter sans cérémonie la chambre des Cinq Reines, celle de François I^{er}.

Quel exemple de convenance donnent sous ce rapport les hôtes du château de Chaumont! Comme madame Pelouze, la princesse de Broglie a fait restaurer un château qui ne lui appartient pas depuis fort longtemps, mais quelle supériorité de goût!

Tous les appartements historiques demeurent livrés au public, sans que personne les occupe; on ne risque pas de rencontrer une vulgaire toilette dans le cabinet où Diane de Poitiers faisait les ablutions quotidiennes qui éternisèrent ses vingt ans, lui laissant un corps de déesse. Le respect des moindres détails est poussé au point qu'en remplaçant la doublure en lambeaux du lit de Catherine de Médicis, on s'est arrangé pour conserver çà et là des fragments de l'étoffe primitive; l'astrologue Ruggieri retrouverait sa chambre dans l'état exact où il l'a connue. Tout ce qui est ajouté au mobilier du temps est choisi avec un art consommé parmi les beaux échantillons de la même époque; les tapisseries rapportées de ses voyages par la jeune princesse, seraient du goût des Médicis. Et on devine que de cet admirable château, des bienfaits doivent descendre sur tout le village groupé à ses pieds près de la Loire. L'église est reconstruite aux frais des châtelains, un ravissant presbytère l'accompagne, il n'y a pas une maisonnette qui ait un air de pauvreté. Tout est riant, tout paraît heureux. Une providence plane de là-haut et nous lui prêtons sans peine les traits gracieux reproduits par Dubois, l'intelligent visage, l'attitude noble et simple de la dame en velours noir, coiffée d'un grand chapeau, tant admirée au Salon il y a peu d'années.

Tout près de Chaumont, un autre château plus célèbre sort rajeuni de ses ruines. Amboise, livré par Napoléon à son ancien collègue au consulat Roger Ducos, fut indignement profané par ce dernier, qui pour ne point l'entretenir en démolit une partie. Louis-Philippe n'avait fait restaurer que la chapelle, ornée de vitraux peints par la princesse Marie. Son petit-fils, à qui Amboise est restitué, a entrepris de rendre aux bâtiments qui subsistent leur aspect d'autrefois; il a voulu mener à bien cette œuvre considérable, sans le secours du gouvernement actuel, qui eût contribué volontiers à la restauration d'un monument historique. Ce qui est achevé déjà est du plus grand caractère, mais détail curieux, dans ces tours où peuvent monter sur une pente douce les chevaux et les voitures légères, dans ces corps de logis si vastes qui ne se composent que de galeries, de vestibules et de salles de gardes, c'est à peine si le comte de Paris pourra se loger! Rien ne convient aux exigences de l'habitation moderne.

Les ouvriers réparent aussi le château de Chambord si longtemps abandonné; il faudra du temps pour restaurer les treize grands escaliers et les quatre cent quarante chambres. Quand le maître de ce domaine magnifique et désolé y vint après la guerre, il se vit contraint d'accepter la modeste hospitalité du régisseur.

C'est à la suite de cette visite que les dames royalistes de France, se piquant d'honneur, brodent de leurs mains toutes les tapisseries fleurdelysées destinées à orner les appartements et la chapelle, cette chapelle tendue de noir aujourd'hui, car on a laissé se prolonger les traces du service célébré le 25 août.

Un dais funèbre reste accroché à la voûte, des cartouches portent en lettres d'argent sur fond noir des versets appropriés à la destinée de celui qui porta join de sa patrie le nom de Henri V. L'aspect de tous ces travaux de femmes pieusement entrepris d'un bout de la France à l'autre est touchant; jamais celui à qui les dédiait la fidélité des nobles ouvrières ne les regut ni ne les vit. Le lit magnifique destiné au Roy ne devait entrer à Chambord qu'après sa mort. Dans ce majestueux domaine semblent s'être concentrés d'ailleurs des trésors de respect et de dévouement. Le village est en deuil; il souffre matériellement de la mort de son maître, car les héritiers ont décidé que les chasses à courre, qui font la fortune de l'endroit, en attirant un grand nombre d'étrangers, seraient interrompues pendant trois ans.

Il s'en faut que les restaurations dont nous avons parlé soient menées avec le même entrain que celles du château d'Amboise. Les travaux avancent très languissamment. Intérieurement on a réparé les Salamandres de la salle où Louis XIV fit jouer *Pourceaugnac* et le *Bourgeois Gentilhomme*; à l'extérieur on va faire tomber des mansardes qui, ajoutées au XVII^e siècle, gâtaient singulièrement les terrasses. Tout cela et bien d'autres choses étaient nécessaires, mais si délabré qu'il fût, mutilé par le roi Stanislas et par le

maréchal de Saxe, le château de Chambord a été dans tous les temps d'un effet magique, avec les innombrables ornements si variés de ses toitures: cheminées, lucarnes, tourelles, flèches, clochets qui émergent d'une campagne unie et assez pauvre sous l'œil des arrivants éblouis comme par un mirage, par une vision. Tout ce qu'on pourra restaurer ou rétablir de détails est insignifiant; de cette masse architecturale incomparable, les défauts sont voilés par la beauté de l'ensemble. Au château de Blois, nous nous arrêtons volontiers pour admirer les précieux morceaux du chef-d'œuvre; ici c'est une impression tout autrement saisissante.

N'y a-t-il pas des paysages et des figures qui échappent à l'analyse, dont la grandeur ou la séduction s'imposent; d'autres au contraire qui, plus fins et moins frappants, gagnent à être longuement observés de près? Telle est la différence entre Chambord et son voisin de Blois. Chambord offre en outre un trait caractéristique: la tristesse que lui prêtent et le site où il s'élève et les souvenirs qui le lient à la destinée de ce duc de Bordeaux qui dès le berceau le regut en présent. Longtemps il a représenté pour ainsi dire le temple désert de la royauté absente, aujourd'hui il a le genre de mélancolie d'un tombeau.

T. B.

ELENIZZA

(SUITE)



DOI qu'il en soit, Cléopâtre parut trouver le compliment de son goût, elle sourit de confiance, dit bonsoir aux hommes et aux femmes qui formaient le cercle, s'assit dans un fauteuil et parut fort satisfaite de son entrée. En ce moment elle aper-

gut, à la lueur des torches, les deux amis qui causaient à l'écart.

« Excellence, fit-elle en minaudant, il se trame des complots chez vous. Quels sont ces conspirateurs qui se dissimulent dans l'ombre? »

— Messieurs! messieurs! appela l'ambassadeur, approchez, s'il vous plaît, et faites voir qu'il n'y a sur vous ni poison ni poignard.

— Pincés! grommela Frémont. Allons, viens, tu n'en mourras pas. Seulement, n'aie pas trop de succès devant le chef. Il n'aime pas beaucoup ça.

Ils s'approchèrent du groupe. Madame Papatropoulou tendait la main au jeune secrétaire comme à une ancienne connaissance lorsque, en apercevant Guichen, elle témoigna une surprise qui fut partagée par le docteur.

« Comment! s'écria-t-elle, un peu troublée d'abord, c'est vous! c'est vous! »

Tout le monde put constater que Fernand devenait fort pâle et celle qui causait cette pâleur ne fut pas la

dernière à la remarquer. Elle pouvait ne pas briquer par l'esprit, comme l'avait dit Frémont, mais la femme la plus ordinaire sait, d'instinct, tirer parti des circonstances au profit de son amour-propre. Il fallait voir de quel air protecteur elle dit, tandis que le docteur s'inclinait devant elle :

« Cher monsieur Guichen! Je vous assure que je suis tout aise de vous retrouver, et très flattée de voir que vous n'avez pas oublié la rue des Roses. »

Elle continua, pour la galerie, tout en secouant la main du jeune homme comme pour l'aider à se remettre :

« Monsieur venait souvent chez mes parents, à Smyrne, quand j'étais encore jeune fille. Ah! mon Dieu! c'est déjà bien loin! nous étions jeunes, alors! »

Un soupir moitié moqueur moitié sérieux acheva la phrase. Il voulait dire, tout le monde le comprit :

« Pauvre garçon! étiez-vous assez fou de moi, dans ce temps-là? »

Guichen fut le seul qui ne comprit pas. Il pensait à Smyrne, mais pas à la rue des Roses. Cependant il demanda, par politesse :

« Monsieur et madame Léonidis se portent bien, j'espère? »

— Mes parents vont bien, merci. Bien seuls, maintenant, les *poures*! Mais vous, par quel hasard ici? Combien de fois avez-vous fait le tour du monde? J'ai mille choses à vous demander et je suis heureuse de

vous voir, tout à fait heureuse, vous savez. Tout ce qui me rappelle Smyrne!... Quand viendrez-vous me voir et causer du bon vieux temps? Demain, à quatre heures, voulez-vous? Je vous attends. »

Elle eut encore un petit soupir comme Marie Stuart devait en avoir à Holy-Rood, en pensant à la cour de France, puis elle passa la main sur son front et rede-vint la grande dame esclave de son rang. Pauvre Démosthène! pauvre Doudou! pauvre kokona Marigho! s'ils avaient pu voir leur Annetta recevant un sorbet des mains d'un ambassadeur de France!

Frémont, très intrigué et flairant une histoire amusante, avait pris le bras du docteur et, de nouveau, ils avaient regagné le coin sombre de la terrasse.

« Ah ça, questionna le diplomate, est-ce que par hasard tu aurais ébauché une idylle, jadis, avec madame la consulesse? Tu as l'air tout déconfit! Est-ce regret ou rancune? Dans tous les cas, mon cher, on a l'air joliment disposé à mériter ton pardon! »

Fernand ignorait bien des choses qu'il devait apprendre plus tard. Il répondit, après avoir réfléchi durant quelques secondes

« Dieu merci, madame Papatopoulo et moi n'avons rien à nous pardonner. Voici en quoi consiste « l'idylle ». Tu jugeras toi-même s'il y a de quoi être déconfit. »

Il raconta ses relations avec la famille Léonidis; mais il ne parla ni des Harrisson, ni du mont Tahtali, ni d'Elenizza. Soudain un mouvement dans l'entourage de l'ambassadeur annonça que l'étoile se rembarquait. Ils s'avancèrent pour la saluer, mais elle parut à peine faire attention à eux. Cependant, depuis qu'elle était là, elle n'avait cessé de les observer, tout en ayant l'air d'ignorer leur présence.

Il serait malaisé de dire qui, d'Annetta ou de Fernand, attendait avec plus d'impatience l'heure du rendez-vous fixé pour le lendemain.

XVII

Le départ précipité de Fernand Guichen avait été pour Elenizza un de ces coups dont une nature organisée comme la sienne ne se remet jamais. Certes, les exigences de la carrière d'un médecin de la marine peuvent amener ces séparations brusques et inattendues. Mais pourquoi son fiancé l'avait-il quittée sans la revoir? Pourquoi ces lignes vagues, embarrassées, sans explication, qu'il lui avait écrites en s'éloignant d'elle?

Pendant près d'une semaine, le jour et la nuit, elle n'avait fait autre chose que rouler continuellement cette question dans sa pauvre tête alourdie et dolente :

« Qu'est-il arrivé? Que lui a répondu son père? Le reverrai-je? »

Heureusement, presque aussitôt, on était parti pour la maison de campagne de Bournabat. De là, au moins, elle ne voyait plus la rade et le *Dumont-d'Urville*!

Puis, un matin, après un long conciliabule en tête à tête, son oncle et sa tante l'avaient fait venir près d'eux. Madame Harrisson avait les yeux rouges et semblait cruellement émue. Son mari plus froid que jamais — en apparence — avait dit :

« Mon enfant, vous étiez engagée au docteur Guichen. Il vous avait demandée de la meilleure foi du monde, je le déclare, car il ignorait certaines difficultés, certains empêchements, plutôt, que son père lui a révélés et dont il me fait juge aujourd'hui. Je vous déclare, et vous avez confiance en moi, j'espère, que vous devez considérer ce projet comme nul, et je me contente de vous dire qu'il serait contraire à votre dignité de femme d'entretenir aucune correspondance avec votre... avec ce jeune homme. »

Sur un geste et sur un regard désespérés de sa nièce, Harrisson avait ajouté :

« Ce n'est pas qu'il ne soit un très brave, très loyal et très honorable gentleman. Mais, je le répète, il y a des empêchements. »

Elenizza n'avait plus bougé, alors. Mais dans chacun de ses yeux une grosse larme avait perlé, ce que voyant le froid Harrisson, il avait tiré sa montre et avec un : *Oh! dear, so late!* il avait bondi dans la voiture qui l'attendait pour le conduire à son comptoir de Smyrne. Puis, bien que la matinée fût sans soleil, il avait baissé les stores et... le reste ne regarde que lui. Ce brave homme adorait sincèrement sa nièce.

Elenizza, bien supérieure en tout à la moyenne des femmes, avait trop de cœur pour ne pas pleurer de toutes ses larmes l'homme qu'elle aimait, et trop d'intelligence pour ne pas chercher à comprendre la cause de son malheur. Au *speech* de son oncle elle avait compris ou cru comprendre que l'« empêchement » venait du côté de son fiancé. Elle en avait retenu que Fernand était un « brave, loyal et honorable gentleman » et ces trois épithètes en disaient long dans la bouche d'un homme qui n'avait pas inventé les litanies. Enfin, ce dont elle était plus sûre que du reste, en dépit de tout, c'était d'être aimée et, répétant avec une variante la plainte d'une autre délaissée célèbre, elle disait en s'essuyant les yeux :

« Il m'aime et il est parti! »

Alors, contemplant le mont Tahtali, témoin de ses tristes fiançailles, elle ajoutait avec un mystérieux espoir :

« Un cœur aimant et loyal ne connaît pas d'empêchements. Il reviendra! »

Souvent elle se demandait :

« S'il m'écrit, lui répondrai-je? »

A cette question la réponse variait. Tantôt elle se jurait d'être « digne », selon la parole de son oncle, et de renvoyer les lettres sans les lire. D'autres fois elle sentait que sa dignité n'était guère solide et, sans s'en douter, elle préparait déjà des brouillons dans sa tête.

Hélas! aucune lettre ne vint jusqu'à elle, on sait pourquoi. Alors, songeant combien le climat de la Cochinchine est funeste, elle se dit que Fernand devait être mort et, dans son cœur, un peu même sur ses vêtements, elle porta le deuil de celui qu'elle considérait toujours comme son fiancé.

L'automne la ramena à Smyrne; le *Dumont-d'Urville* n'y était plus, mais l'escadre du Levant s'y trouvait et, au grand étonnement de madame Harrisson, Elenizza devint très mondaine, elle qui, depuis des mois, restait dans sa chambre à Bournabat quand il venait des visites. Le salon de Smyrne fut plus encom-

bré que jamais de marins de tout grade. Puis, un beau soir, Elenizza pria sa tante de lui permettre de ne pas descendre. La veille, en causant avec un jeune enseigne qui connaissait Fernand — enfin! — elle avait appris que le docteur était à Saigon, en parfaite santé et probablement très content de son sort, puisqu'il restait sourd aux prières de sa famille qui le suppliait de rentrer en France.

Elle savait pour le moment tout ce qu'elle voulait savoir et n'avait plus besoin de voir du monde. Le mystère se dressait toujours devant elle, inexplicable, et cet affreux silence de Guichen restait pour elle une épreuve cruelle. Mais une chose la consolait un peu : il ne voulait pas quitter Saigon! Elle sentait bien que, s'il avait voulu oublier, il serait venu chercher l'oubli en France.

Vers cette époque survint un événement qui laissa Elenizza passablement indifférente, malgré tout le bruit qu'il causait à Smyrne. Le consulat de Grèce venait de changer de titulaire et le nouveau venu, un monsieur Papatropoulo, homme déjà presque mûr, se trouvait être en liaison assez intime avec le mari d'une autre sœur de madame de Montureux, Grec d'origine lui-même, lequel se nommait Alexaki et résidait à Constantinople en qualité de premier drogman d'une ambassade. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, le nouveau consul devint l'hôte familier des Harrisson et, non moins naturellement, ce célibataire déjà grisonnant, mais très riche, fut bientôt désigné par le public comme aspirant à la main d'Elenizza. Mais, en cela, le public se trompait. Plus habile, cette fois, ou plus heureuse, Annetta Léonidis avait su tourner la tête et fixer l'admiration du quadragénaire, et l'on apprit un jour que leur mariage était fixé à une date assez prochaine. Enfin! pour la fille du modeste courtier de la rue des Roses l'ère des triomphes commençait.

De tous ceux qu'elle devait goûter jamais, le plus doux, peut-être, fut de voir ces fastueux Harrisson qui ne l'avaient jamais invitée chez elle, franchir le seuil de la maison de ses parents. Dire qu'ils s'y résignaient sans ennui, ce serait aller un peu loin. Mais ils ne pouvaient moins faire pour celle qui allait prendre le nom de l'ami intime de leur beau-frère et devenir la femme d'une sorte de personnage. Alors il se passa un fait étrange. Ces deux jeunes filles qui ne se connaissaient que de vue, qui n'avaient rien de commun ni comme goût, ni comme éducation, ni comme habitudes, en arrivèrent assez vite à une quasi intimité. Pauvre Elenizza! elle se doutait peu de ce qui l'attendait. Sensible et franche, elle avait répondu sans arrière-pensée aux avances d'Annetta, d'abord parce que celle-ci avait bien joué le jeu d'une apparente sympathie et, surtout, parce que la rusée Levantine s'était servie, comme talisman, d'un nom dont elle avait deviné et bientôt constaté le pouvoir : Fernand Guichen.

Au commencement, mademoiselle Léonidis avait laissé échapper ce nom comme par mégarde; puis elle

s'était mordu les lèvres et avait parlé d'autre chose. Elenizza dut employer des trésors de diplomatie pour ramener l'entretien sur un sujet à la fois si cher et si pénible. Annetta résistait, comme un pharmacien qui se fait tirer l'oreille pour sortir de l'armoire aux poisons une drogue dangereuse; il fallait lui arracher le moindre détail. Mais, peu à peu, elle cédait, avec des airs de compassion et des effrois d'âme tendre qu'elle craint de faire souffrir une amie.

Ainsi Elenizza découvrit — ce qui était vrai, d'ailleurs — que Fernand était venu chez les Léonidis beaucoup plus qu'il ne s'en était vanté. Elle découvrit encore (ici la vérité faisait place au mensonge) qu'il avait poursuivi leur fille d'une cour désespérée et que si les yeux d'Elenizza l'avaient blessé si facilement, c'est que le nouveau trait s'enfonçait dans une blessure mal fermée, ou même encore saignante. Inutile d'ajouter que son amie jugea superflu de lui apprendre à quelles indiscrétions calculées on devait savoir gré de l'aventure du mont Tahtali. Mais, réserve pour réserve, mademoiselle de Montureux garda pour elle certains détails qu'elle même ou les Harrisson étaient seuls à connaître. Elle ne dit pas, notamment, que Fernand l'avait connue à Paris dans son enfance, qu'il y avait eu, entre eux, un engagement véritable et formel, et que cet engagement avait été rompu pour des raisons qu'elle ignorait encore.

Elle ne dit pas, surtout, qu'elle adorait Fernand, mais c'était bien inutile. Annetta qui n'en avait jamais douté en était absolument sûre maintenant. La première fois qu'elle avait prononcé le nom du cher fugitif, elle avait lu cet amour écrit sur le front de celle qui l'écoutait, en caractères visibles pour des yeux moins clairvoyants que les siens.

A la tristesse qui depuis longtemps la dévorait, se joignirent, pour Elenizza, les tourments jusqu'alors inconnus de la jalousie. Il faut dire que la joie du triomphe, la perspective de la richesse et, sans doute, la douceur de la vengeance avaient fait une autre femme de la très ordinaire personne que, jadis, Fernand n'avait pas même regardée. Maintenant Diogène — en attendant mieux — épuisait les ressources de son talent et de son magasin pour les toilettes de la future madame Papatropoulo. Elle avait les yeux plus brillants, la parole plus assurée, la riposte plus vive, car je crois, n'en déplaise au proverbe, que l'esprit vient aux filles avec la clef d'un coffre-fort bien garni, au moins aussi vite qu'avec un sentiment tendre. Enfin, elle copiait Elenizza, maintenant qu'elle pouvait la voir de près. Elle lui avait pris, autant que c'était possible, sa coiffure, ses gestes, son maintien et le soin raffiné de sa personne. Et, très satisfaite d'elle-même — non sans raison, il faut l'avouer — elle se surprenait quelquefois à dire tout bas, tandis qu'elle se regardait devant sa glace :

— Eh! s'il m'avait vue ainsi.... Qui sait! »

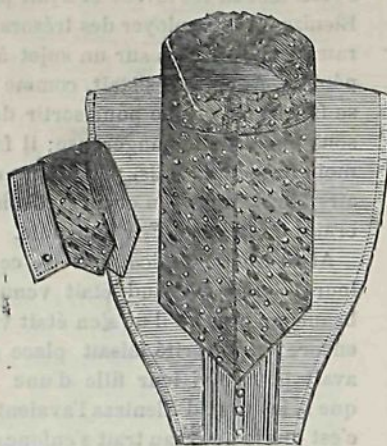
L. DE TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

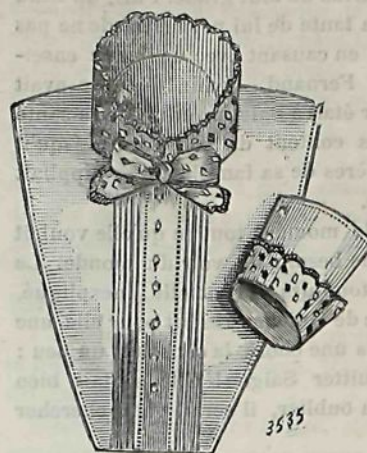
Explication de l'Énigme du 26 Septembre : Gaule.

Col à plastron.

— Percale teintée crème, avec des pastilles roses et des barres rouge foncé. — Le col droit est plissé à l'encolure du dos; se met avec les corsages ouverts du costume



Col à plastron en percale.



Col en toile festonné en couleur.

de voyage ou négligé du matin.

Col en toile à dessin orange et bleu, pour les courses du matin; cravate assortie. Le tout festonné en coton bleu.

Explication du patron découpé.

Ce modèle emploie 7 mètres d'étoffe en 1 mètre de largeur ou 15 mètres en 60 cent.

Le dos n° 1, côté droit, sera taillé sur le modèle du patron, en le prolongeant de 95 cent., cette partie devant fournir la longueur nécessaire pour le relever à la taille. Au devant droit, la pièce ajustée au milieu sous la poitrine, passe sur le côté gauche et s'y boutonne. Le détail montre l'effet, en laissant voir une pince qui appartient au devant gauche. Le décolleté reçoit le plastron qui se ferme, à gauche, par des agrafes.

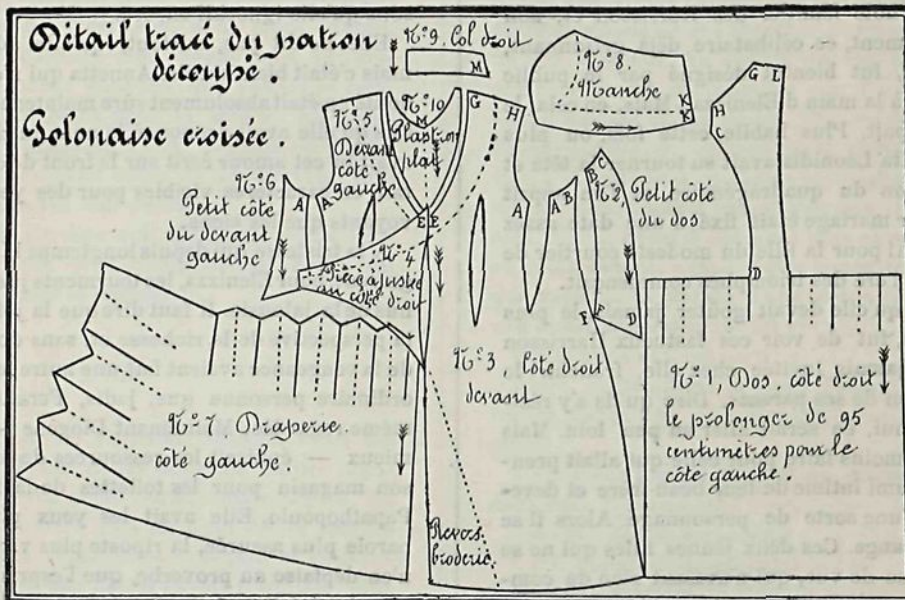
Le dos gauche se taille sur le patron n° 1, tel qu'il est donné. Réunir les deux parties du dos par la couture cintrée du milieu, puis le petit côté qui est le même à gauche. Réunir le devant, comme il est placé, après avoir fait la pince du dessous du bras et celle de la poitrine; ajuster la pièce n° 4. Le côté droit pré-

paré, réunir au petit côté gauche du dos, le côté du devant gauche n° 6, puis le devant. Toutes les parties ajustées, former au dos les plis creux indiqués par des traits à la roulette, et au détail par des lignes pleines et pointillées; prendre l'extrémité du pan du côté droit du dos, former avec la largeur un pli triple,

dont le dessus aura 10 centimètres de largeur; le ramener sous la taille où il sera fixé par des points invisibles. Ce pan forme comme une énorme coque d'un très joli effet.

Au bord de la basque du devant gauche monter, par des plis, la draperie n° 7; d'autres plis relèvent le côté;

ces plis se fixent sur le petit côté du dos, et sont couverts par le pli du dos qui rabat dessus. Le col droit, le plastron et le poignet de la manche se font en velours ou peluche. Appliquer sur la jupe du devant droit un revers soit en broderie, soit en belle passementerie; un autre suivra le décolleté et la pièce patte; un autre encore sera posé au-dessus du poignet de la manche.



A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4541 et un patron découpé : Polonaise de la gravure coloriée 4539, du 26 Septembre, modèle de madame Pelletier-Vidal.